



M A T C H

## 100% BIO

Êtes-vous plutôt Al ou Paul ? Al Pacino se retourne sur une vie (chaotique) et une œuvre (culte). Paul McCartney se livre à travers 161 chansons qui ont, elles aussi, jalonné nos vies. Deux mythes au banc d'essai.

PAR MARION RUGGIERI

**LA FORME.** Les deux bios, riches en documents, semblent s'être passé le mot. L'acteur américain et le chanteur-auteur-compositeur anglais ont chacun droit à une couverture avec leur portrait noir et blanc, à... 30 ans. « Forever Young » comme l'entonnait une autre légende, Bob Dylan. Et déjà tout est dit. Al : ténébreux, prise de tête, le regard comme une promesse. Paul : naturel, poupin, un éclair (de génie) dans les yeux. Des clichés qui n'ont pas pris une ride.

**LE FOND.** Pacino joue le jeu de l'introspection. Sa mère, pauvre et suicidaire, qui le surnommait Sonny Boy, les petits boulots, les grandes addictions, jusqu'à l'appel de Coppola pour « Le Parrain » et cette rencontre surréaliste avec Brando, hospitalisé, qui se bâfre de poulet et s'essuie sur les draps. « C'est donc ça, être célèbre ? » McCartney, lui, raconte l'envers de ses chansons à travers mille histoires qui font un homme. Lennon, après la séparation des Beatles, écrit dans « How Do You Sleep ? » : « The only thing you done was "Yesterday" » (« La seule chose que tu aies faite, c'est "Yesterday" »). La saillie pique encore aujourd'hui.

**LE FINAL.** Al Pacino n'a d'yeux que pour le théâtre, son premier amour, et les grands auteurs, qui peuvent dormir tranquilles. L'exercice est plus cinéphile que littéraire. Du côté de Paul McCartney, on ne se lasse pas de picorer ses souvenirs, recueillis par le poète Paul Muldoon, dans cette réédition enrichie du beau livre paru en 2021.

« **SONNY BOY, MÉMOIRES** », d'Al Pacino (Seuil, 380 p.)  
et « **PAROLES & SOUVENIRS** », de Paul McCartney (Buche-Chastel, 586 p.).

O N M A R C H E

## DANS LES PAS DE NIJINSKI

PAR MANOU FARINE



**C'EST UN DRÔLE D'OBJET, ENTRE POÈME, BIOGRAPHIE** et exercice d'admiration. Dans un petit livre compact et aérien, Perrine Le Querrec pirouette avec Vaslav Nijinski, le génie ailé qui, soudain, jeta la danse dans la modernité. De coupures de presse en vers libres, elle dit une vie « dansée en un seul mouvement du début à la fin ». « Vatzka », d'abord, l'enfant prodige venu d'Ukraine, l'École impériale du ballet de Saint-Petersbourg et l'amour de Tolstoï ; la rencontre avec Diaghilev, les Ballets russes qui enfièvrèrent Paris à coup d'exotisme et de corps sauvages ; Nijinski chorégraphe, enfin, en faune obscène ou sacrant un printemps tribal — « Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau », s'emballe Proust. Lui qui n'est bon qu'à danser, le voilà adulé, dévoré, jusqu'à la rupture, en 1919. Il n'a pas 30 ans quand il entre dans les ténèbres, trimbalé de cliniques en hôtels et en sanatoriums, isolé par sa femme, Romola, qui veille sur son homme-trophée. À mesure que le « dieu bleu » se désaxe, l'écriture de Perrine Le Querrec se désunit à son tour, souple et heurtée. Et tandis qu'il perd le monde, boit trop, mange trop, Nijinski « fait entrer la danse dans la page », remplit des carnets des plus belles choses jamais écrites sur un corps dansant. On l'oublie parfois, on l'espère toujours, on l'exhibe encore, en 1939, le temps d'une photo faussement volée, un ultime et bouleversant saut venu du fond de son immobilité, qui vient clore ce portrait de Nijinski en héros de l'effondrement.

« **SOUDAIN NIJINSKI** », de Perrine Le Querrec (Éditions La Contre Allée, 176 p.).